

myrrhe, qui n'a jamais été de bonne qualité que dans sa patrie originaire.

Comme Azab a de l'eau, des troupeaux et des subsistances, ce serait une excellente relâche pour les navigateurs, s'il n'était occupé par les Gallas, les plus faux, les plus perfides des hommes. Aussi le négociant de Moka, auquel leur caractère est bien connu, ne leur confie-t-il les marchandises qui doivent passer par leurs mains pour être transportées au-delà des montagnes, qu'en prenant des précautions inconnues dans les autres places de commerce, et souvent même qu'après avoir reçu des otages.

Après Moka se trouvent les ports d'Hodeida et de Lohéia, dont l'emploi principal est de recevoir les cafés qui lui viennent de Bet-el-faki, et de les porter à Moka et à Djedda.

La rade de cette dernière ville est très-vaste, mais remplie de hauts-fonds, de petites îles, de rochers à fleur d'eau qui brisent l'agitation des vagues. Dans presque toute son étendue elle a assez de profondeur pour les plus grands vaisseaux. Seulement près de la ville il se trouve si peu d'eau, que, quelque médiocrement que les moindres barques soient chargées, elles doivent attendre le flux pour arriver et pour partir. Outre la marée journalière, qui à peine monte à un pied, il y en a une annuelle beaucoup plus forte; c'est dans les mois où le vent du sud souffle sans interruption. La sûreté dont jouissent les bâtimens

dans le port même, ils ne la trouveraient pas à leur entrée et à leur sortie, si leurs pilotes manquaient d'attention ou d'expérience.

Un mur en ruine entoure la cité. Elle est gardée, comme la Mecque, Médine et Yambo, par une garnison moitié arabe et moitié turque. Les Ottomans sont les descendans de ces braves janissaires qui y passèrent du temps de Sélim ou de Soliman, et qui n'ont rien conservé de l'énergie de leurs pères. Toute l'artillerie de la place se réduit à un petit nombre de faibles canons destinés à saluer les navires à leur arrivée et à leur départ. Quelques maisons du côté de la mer ont une assez belle apparence; le reste n'est qu'un amas confus de misérables cabanes.

La côte orientale de l'Arabie sur la mer Rouge est généralement malsaine. Djedda l'est plus que tout le reste, et le territoire encore plus insalubre que la ville. Des bourbiers infects y corrompent l'air dans toutes les saisons. Le sol n'y vaut pas mieux que le climat. Ce sont d'affreuses campagnes qu'aucune source, qu'aucune pluie n'humectent jamais. Quelques dattiers qui s'y montrent de loin en loin ne donnent que peu et de mauvais fruit. Il faut toute la persévérance des Bédouins qu'on y voit épars pour obtenir de ces sables brûlans et arides une très-petite quantité de lait et de beurre, réservée pour les citoyens les plus opulens.

Un lieu si maltraité par la nature devait être,

ce semble, éternellement désert. Cependant il est devenu un des plus grands entrepôts que l'on connaisse. Mais comment cela est-il arrivé? Par une raison très-simple. Mahomet ordonna que ses sectateurs visiteraient la Mecque. Il fallut pourvoir à leurs besoins, à leurs goûts, à leurs fantaisies; et Djedda, placé à une journée du temple révéral, se trouva seul propre à remplir ce ministère. Peu à peu on y vit arriver ce que le globe entier a de plus nécessaire, de plus agréable et de plus précieux. Ce que les pèlerins n'achetaient pas pour leur usage ou pour le répandre dans les contrées d'où ils étaient partis, trouvait un débouché dans l'Hedjaz même, ou dans d'autres marchés plus importants.

Masouah est le premier qui se présente. C'est une île située sur la côte occidentale de la mer Rouge, à demi-portée de canon des rivages africains. Quoiqu'elle n'ait pas un mille de long, quoique l'eau vive lui manque toute l'année, quoique son climat soit brûlant et meurtrier, quoiqu'il lui faille tirer ses subsistances de très-loin à travers l'aride et dangereux désert de Samhar, l'excellence de son port l'éleva fort anciennement à de grandes prospérités. C'était par son canal que l'or, l'ivoire, les éléphants, les peaux de buffles, les esclaves que les Abyssins avaient à vendre passaient à l'Égypte, à l'Arabie, aux mers d'Asie; c'était par son canal que l'écaille, que les perles qui se pêchaient à Dahalac et dans les pa-

rages voisins trouvaient un débit avantageux à la Chine. La tyrannie des Portugais diminua les exportations; elles cessèrent presque entièrement lorsque les Turcs, désespérant de pouvoir dominer aux Indes, tournèrent leurs avides regards vers l'Abyssinie. Masouah leur parut la meilleure porte pour y entrer, et ils s'en emparèrent avec le secours de la tribu de Belaoui, la plus puissante de celles qui habitent sur la côte au-dessous des montagnes des Hababds, au quatorzième degré de latitude.

Le grand-seigneur ne tarda pas à voir que son divan avait embrassé une chimère. Le poste qu'on occupait ne lui parut pas mériter la défense qu'entraînait sa conservation. Il n'y fut plus envoyé de pacha; et le chef des alliés, auquel on avait d'abord accordé le gouvernement civil de l'île, s'en trouva le véritable souverain avec le titre de naïb. Il s'engagea à la vérité à payer une redevance à la Porte; mais cette obligation a été ou n'a pas été remplie, selon les circonstances.

Depuis cette révolution le commerce s'est un peu ranimé. Masouah tire de Djedda pour les besoins des Abyssins ou pour d'autres peuples une immense quantité de toiles fines fabriquées dans l'Inde, et de grossières sorties des ateliers de l'Yémen; beaucoup de coton en laine, plusieurs sortes d'épicerie, de la verroterie de Venise, des cristaux, du verre, des miroirs, articles d'un très-grand débit; du vieux cuivre dont les

Gallas font leurs bracelets ; des coquillages pêchés à Hodeïda et ailleurs , qui servent de monnaie dans les contrées occidentales. Les affaires deviendront plus vives , si les douanes deviennent modérées , et la perception des droits moins arbitraire.

Au nord de Masouah est Suakem, île qui n'est éloignée du continent que de cinquante à soixante toises , dont la circonférence n'est que de demi-lieue , mais à laquelle la nature a donné un des meilleurs ports de l'univers. Les écueils et les bas-fonds qui l'entourent lui tiennent lieu de fortifications.

Ce rocher était anciennement une dépendance de la Nubie, de cette Nubie habitée dans l'origine par les célèbres pasteurs qui se virent trois fois maîtres de l'Égypte. Cette région fut subjuguée au huitième siècle par les Arabes. En 1504, les nègres Schillooks, sortis des rives occidentales du fleuve Blanc , en firent la conquête , prirent le nom de *Fungis* lorsqu'ils passèrent de l'idolâtrie au mahométisme , et bâtirent Sennaar, dont ils firent la capitale de leur nouvel empire. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le singulier gouvernement que ces sauvages établirent , peuvent lire les voyages de Bruce, cet habile et infatigable Anglais qui le premier est remonté aux sources du Nil, qu'avant lui on avait cherchées si long-temps inutilement. Des lois que ce philosophe rapporte , nous ne copierons que la plus remarquable.

Le prince appelé par sa naissance au trône n'y peut monter qu'après avoir consenti à subir la mort , si , dans un conseil formé par les grands-officiers de l'état , il est décidé que le bien de la nation exige la fin de son règne. Un membre de sa famille doit être chargé de l'exécution de la sentence , et ce parent est toujours grand-maître de sa maison , est toujours à ses côtés. Ce bourreau privilégié n'a pas de voix dans le tribunal qui prononce la peine ; mais il n'en est pas moins honoré , quelque nombre de rois qu'il ait massacrés. Sur vingt de ces monarques huit ont subi ce châtement.

Quoique la plus grande partie de la Nubie soit malsaine , stérile et inhabitée , ses échanges avec l'Arabie et avec l'Inde devaient être suffisans pour donner de l'action à Suakem , la seule rade par où ils se faisaient. Un grand concours de pèlerins qui se rendaient à la Mecque ou qui en revenaient vint augmenter le mouvement. Les Ottomans jugèrent que ce serait un bon établissement , et s'en emparèrent. Ils y portèrent l'esprit de rapine qui les suivait partout , et ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils n'y virent plus rien à prendre. Depuis que la retraite de ces brigands a fait repasser l'autorité aux aborigènes , ce port a recouvré un commencement de vie. Cependant ses liaisons , autrefois si étendues , ne sont encore qu'avec Djedda.

Djedda trouvait aussi autrefois un assez grand

débouché pour ses marchandises à Cosseir, petit port sur la côte occidentale de la mer Rouge dans la Haute-Egypte. Les caravanes de Dongola, de Sennaar, de quelques autres contrées plus éloignées, venaient échanger dans cette rade leur or, leur ivoire, leurs plumes d'autruche, leur séné contre les productions de l'Arabie et des Indes. Depuis que ces sauvages ont abandonné ce marché tout à changé de face; il n'en part plus annuellement que quatre ou cinq petites cargaisons de blé pour Médine ou pour la Mecque, qui sont échangées contre des toiles plus ou moins grossières que doit consommer la Haute-Egypte. Heureusement le cours des affaires ne s'est pas ralenti à Suez.

A l'extrémité du golfe Arabique s'élevait très-anciennement une cité célèbre, que les Arabes nommaient Kolsoum, la même vraisemblablement que les Grecs appelèrent Cléopâtre ou Arsinoë. Des sables ayant comblé cette rade, la seule ou la principale par laquelle l'Egypte communiquait avec les mers orientales, il fallut chercher un port au voisinage, et on le trouva à Suez. Son territoire n'est qu'un rocher recouvert de sable. Il n'y a pas ombre de végétation. On n'y voit ni puits, ni source, ni arbre, ni verdure, ni aucune espèce de productions. La ville ne vaut pas mieux que le sol.

L'air y est brûlant. A l'exception d'un petit nombre d'hôtelleries passablement construites, ses

maisons ne sont que des cabanes. Ses moindres subsistances lui viennent de trois journées. C'est un vrai désert, hors le temps du départ et du retour des flottes. Elle est absolument sans défense; et les brigands qui l'entourent l'auraient mille fois pillée, mille fois détruite, s'ils n'avaient jugé plus avantageux pour eux de continuer à voiturier ses marchandises, et à lui vendre à très-haut prix une eau détestable.

Tel est l'entrepôt du commerce que le Caire fait dans la mer Rouge. De cette immense capitale, qui en est éloignée de trente lieues, il faut porter sur des chameaux, dans le chantier du port, le bois, le fer, le chanvre, tout ce qu'exigent la construction, l'équipement, l'approvisionnement des navires. Une vingtaine, de huit cents à seize cents tonneaux, sont expédiés annuellement pour Djedda à une époque déterminée. Ceux qui appartiennent aux particuliers sont principalement chargés de riz, d'orge, de sucre, d'huile, de légumes, de draps, de cochenille, de verroterie de Venise, de pèlerins, surtout de métaux précieux. Il ne se trouve guère sur les trois ou quatre du gouvernement que du blé envoyé en présent par le grand-seigneur au peuple de la Mecque. Ces vaisseaux prennent à Tor des pilotes et de l'eau, et arrivent en peu de jours à leur destination. Ils en repartent dans la mousson convenable, et en remportent en échange de leurs denrées, de leurs marchandises, de leur or, de leur argent, prin-

cipalement, six à sept millions pesant de café ; et en toiles , en étoffes de soie , en porcelaines , en épiceries , en aromates , en diamans et en perles , pour sept ou huit millions de livres. La partie de ces riches cargaisons , que l'Égypte ne consomme pas , passe à Constantinople , à Smyrne , dans la Natolie , à l'Archipel , aux états barbaresques , et même à quelques états chrétiens de la Méditerranée.

Les capitaux employés dans cette navigation appartiennent tous aux Turcs , aux Juifs , aux Syriens établis au grand Caire. Quoique chacun de ces négocians travaille pour son compte , leurs prix sont aussi uniformes que s'ils étaient réunis en corps. Les vexations qu'ils éprouvent habituellement n'empêchent pas que leurs bénéfices ne soient énormes. Aussi se sont-ils toujours vivement opposés au projet formé de loin en loin , par quelques Européens , pour partager avec eux ces bénéfices ; aussi s'opposent-ils toujours avec un égal succès à ceux qui pourraient être tentés de renouveler cette entreprise. Quand même le gouvernement le plus stupide et le plus corrompu que l'on connaisse pourrait résister à leurs intrigues et à leurs présens , toute ressource ne leur serait pas encore ôtée. Ils atteindraient sûrement leur but , en lâchant des hordes toujours vénales d'Arabes errans , sur des rivaux dont la concurrence pourrait leur nuire.

On ne voyait originairement voguer sur la mer

Rouge que de très-petits bâtimens arabes , égyptiens , persans ou indiens. Les Portugais , n'ayant pu réussir à interrompre entièrement cette navigation , voulurent y prendre part. Leur exemple fut suivi par les nations qui après eux doublèrent le Cap de Bonne-Espérance. Elles allaient échanger leur fer , leur plomb , leur cuivre , leur argent contre du café. Le Nouveau-Monde cultiva cette excellente fève , et alors le bénéfice que donnait celle de l'Yémen ne fut plus suffisant pour couvrir les frais qu'exigeaient les expéditions faites directement d'Europe. Ce fut l'Inde elle-même qui mit en état de soutenir un commerce devenu ruineux. Les différentes associations purent le continuer au moyen du profit qu'elles faisaient sur les marchandises expédiées de leurs comptoirs pour ce golfe. Souvent même elles se servirent , pour faire arriver le café dans leurs loges , des vaisseaux particuliers qui s'en chargeaient pour un fret modique.

Avec le temps même les sociétés privilégiées se dégoûtèrent presque entièrement d'un négoce moins lucratif que celui qu'elles faisaient dans les autres régions soumises à leur monopole. Celle des Provinces-Unies y renonça la première ; et comme toute opération particulière est interdite dans ces établissemens , on n'entendit plus parler des Hollandais dans la mer Rouge. Les Français , moins gênés par leurs commettans , y firent quelques expéditions heureuses ; mais , ruinés par des

guerres désastreuses, ils se virent réduits à la nécessité d'abandonner cette source de prospérité. Toutes ou la plupart des affaires tombèrent alors dans les mains des agens de la compagnie anglaise, ou des négocians britanniques libres qui commercent dans l'Inde sous sa protection. Avec leurs fonds, avec les fonds des naturels du pays qui prennent intérêt dans leurs opérations, ils envoient annuellement cinq ou six vaisseaux à Moka, neuf ou dix à Djedda, dont les cargaisons réunies sont vendues plus de vingt millions. A peine la dixième partie de cette valeur est-elle convertie en productions ou en marchandises. C'est l'or semé par les pèlerins, c'est l'or apporté de Suez, c'est l'or produit par le café, qui doit combler le vide immense qui reste à remplir.

xxi.
Révolutions
qu'a éprou-
vées le com-
merce dans
le golfe Per-
sique.

Le golfe Persique s'étend depuis le cap Moçandon jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Il est borné au sud et à l'ouest par l'Arabie, à l'est et au nord-est par la Perse. On lui donne deux cents lieues de long sur trente et quarante de large.

Au commencement du dix-huitième siècle, des aventuriers arabes fondèrent sur la côte orientale du golfe une monarchie qui subsista neuf cents ans. Le Portugal leur enleva Ormuz, leur capitale, ainsi que les autres îles qu'ils occupaient; et Chah-Abbas les subjuga sur le continent. Ils ne tardèrent pas à recouvrer leur indépendance, mais sans former proprement une nation. Ce ne furent plus que de très-petites tribus, qui ne te-

tenaient les unes aux autres par aucun lien, qui même se haïssaient en secret ou publiquement, et se faisaient souvent la guerre. Vainement on tenta à plusieurs reprises de les asservir de nouveau; aussitôt qu'elles se voyaient menacées du côté de terre, où aucune propriété digne d'être conservée ne les attachait, elles se réfugiaient dans les îles très-multipliées sur leurs parages, qui leur offraient un asile sûr.

Des rochers et des sables forment généralement le territoire que ces peuples occupent. Aussi la culture n'est-elle pas une de leurs ressources. Ils vivent de dattes, et surtout de poisson. La multitude de leurs rades leur donne partout la facilité de sortir sur leurs bâtimens de pêche; et il faut que la mer soit bien agitée pour qu'ils ne lui demandent pas le principal de leurs alimens. C'est l'occupation des cheiks comme des autres. Par leur travail ils doivent fournir à leurs besoins et aux besoins de leur famille. La côte occidentale du golfe est en tout semblable à la côte orientale. Sur les deux rives opposées, les habitans ont le même sol, la même nourriture, le même gouvernement; ils ont les mêmes dissensions, les mêmes travaux, les mêmes habitudes. Un moyen qui leur est également commun pour acheter ce qui leur manque, c'est la pêche des perles qui se fait à Baharein.

C'est, à l'occident du golfe, un groupe de trois ou quatre îles peu étendues, dont la principale